

Propos d'ivrognes

- C'est une salope !
- C'est une garce !
- C'est une pute ! Une fille de pute !
- Une menteuse, une voleuse, une tricheuse !
- C'est une ordure !
- Une dégueulasse ! Une pourrie !
- Une chipie ! Une crâneuse !
- Une salope !
- Elle pense qu'au fric !
- Je la hais ! Je l'aurai au tournant ! Je me vengerai ! Je l'écraserai ! C'est une merde !

Tels sont les propos qu'à peu près nous échangeons dans l'ascenseur, en redescendant de son studio du sixième étage, et je me souviens que, dans sa rage, Ronald martelait du poing les parois de la cage métallique.

Une fois sortis de l'immeuble, nous avons marché à grands pas et en silence, pour nous calmer,

sous la pluie fine du soir. Puis j'avais proposé à Ronald d'aller dîner en tête à tête dans un restaurant que je connais dans ce quartier, où l'on mange bien, où le vin est bon, et où nous pourrions faire tranquillement le point de la situation.

Au fond de nous-mêmes, nous le savions bien, que Muriel Simon n'était ni une pute ni une garce ; elle ne nous avait ni menti ni volés. Elle nous avait simplement préparé ce que dans notre petit monde nous appelons un coup tordu.

Voici, en deux mots, ce dont il s'agit : Muriel Simon était, à l'époque, la jeune actrice la mieux cotée du jeune cinéma français. Depuis plusieurs mois, elle nous avait assurés qu'elle « adorait » notre scénario ; que le rôle que nous avions écrit pour elle lui plaisait infiniment ; que c'était l'un des plus beaux, le plus beau peut-être qu'on lui eût jamais proposé.

C'était une comédie, assez drôle, mais qui se terminait de façon dramatique : la jeune héroïne que devait interpréter Muriel se faisait agresser et massacrer dans un parking souterrain. Une scène de violence subite, qui devait durer huit minutes et demie, et dont nous avions figolé chaque détail.

Muriel aimait beaucoup les films précédents de Ronald, elle serait heureuse de travailler avec lui. Elle était d'accord sur les dates de tournage, sur l'ensemble de la distribution, sur les conditions du

contrat qu'il n'y avait plus qu'à signer. Tout le film s'était monté autour d'elle, sur son nom. C'était fait. Les décors étaient retenus ; les techniciens engagés. Nous étions fous de joie – et voilà qu'à quelques semaines du début du tournage, elle nous avait demandé de passer la voir. Et elle nous avait annoncé que, finalement, tout bien réfléchi, elle ne tournerait pas dans notre film !

Ronald avait pâli, je le vis finir d'un trait son verre de whisky.

– Muriel, c'est pas possible ! Tu plaisantes, ou quoi ?

Hélas, non, elle ne plaisantait pas. Durant près de deux heures, et en vidant whisky sur whisky, nous avons tenté, l'un et l'autre, de la faire revenir sur cette décision abracadabrante, désastreuse, inacceptable ; nous l'avions suppliée, et même sommée, de nous expliquer ses raisons ; nous étions prêts à retravailler tout le scénario en fonction du moindre de ses désirs ; à obtenir que la production double ou triple son cachet si c'était nécessaire ; à refaire les dialogues, à choisir de nouveaux costumes, de nouvelles voitures ; à transposer l'histoire à Monte-Carlo ou à Capri – « Si c'est l'Auvergne qui te fait peur ! » –, à changer dès demain tous ses partenaires, à prendre en charge le voyage et le séjour de ses amants, de sa grand-mère, de la nurse de sa fille. Rien n'y fit. Elle restait inébranlable. Et de la sentir ainsi, inébran-

lable, sûre d'elle-même, maîtresse du jeu ; de la voir ainsi, si belle, si gaie, si insolente, si détendue, si affectueuse même, si parisienne, si légère alors qu'elle tuait notre film, qu'elle nous tuait, oui, cela nous donnait vraiment l'envie de la gifler, de la battre, de la tuer...

– Je vous aime bien, mes chéris, dit-elle à la fin. Mais maintenant, il faut que je m'habille et que je sorte.

En nous reconduisant jusqu'à la porte de l'ascenseur, elle nous avait dit encore, avec une exquise gentillesse :

– Bonne chance pour le film ! Je suis sûre qu'il sera très beau !

Il était près de neuf heures. Une demi-heure plus tard, nous étions attablés, Ronald et moi, à La Chaumière normande, devant une terrine de pâté et une première bouteille de beaujolais frais (c'est le seul vin rouge qui tienne le coup après le whisky).

Longtemps, nous avons ressassé les hypothèses les plus et les moins plausibles, qui avaient pu motiver le « coup tordu » de Muriel ; nous avons cherché longtemps les divers moyens d'y parer. Puis, sous le coup de la déception, de l'abattement, de l'impuissance, de la rage, et peut-être aussi sous l'effet de l'alcool ingurgité – nous en étions à la tarte aux pommes et à la troisième bouteille de beau-

jolais – notre conversation prit peu à peu un autre tour :

- On aurait dû lui foutre une trempe !
- On aurait dû l'étrangler tout de suite !
- La tabasser !
- Lui casser les dents !
- La défigurer !
- Lui crever un œil !...
- On aurait dû la noyer dans sa baignoire.
- Ou la balancer par la fenêtre !...
- On y retourne ? Chiche ?
- Mais non, elle sortait, en plus, la salope !
- Pour aller dîner avec des cons !
- La pute ! Elle se fout de nous !
- On attend qu'elle rentre ?...
- On la coince dans son parking, comme dans le scénario, à deux heures du matin...
- Si elle rentre...
- On se cache derrière un pilier avec une matraque...
- Une bouteille !
- Et pan ! un coup sur la nuque !
- Par-derrière, oui, dans le noir...
- Elle comprend rien, elle tombe par terre... Elle montre son cul.
- On rallume, qu'elle nous voie bien.
- Elle commence à gueuler !
- Et on tabasse ! Pan ! Pan ! À coups de bouteille !

- « Tu vas te taire, dis ! »
- Des coups de pied dans la gueule...
- « Tu vas le signer, ton putain de contrat ! »
- Dans le ventre...
- On mettra des bottes, que ça fasse mal.
- On lui casse les dents à coups de botte.
- On la défringue à mort.
- On lui arrache tout.
- On déchire la robe, le collant, la culotte. Et pan ! dans la gueule, dans le ventre ! Partout !
- On lui cogne la tête contre le pilier.
- On la jette contre les voitures.
- On lui marche sur les mains. Avec les bottes.
- Et encore des coups de pied, des coups de poing... On la laisse en sang... Là...
- Et on se la met comme des sauvages...
- Sur le ciment, entre les bagnoles...
- Et sur le capot. Par-devant, par-derrière.
- Et puis, on la fout dans le coffre... Bonjour !
- On la tasse dans le coffre... On la replie, comme un gibier...
- La tête sort du coffre. On ferme le coffre. On la zigouille...
- Il y a une mare de sang par terre... Un bras qui pend... Le coffre veut pas se fermer...
- Bon. Assez déconné, Ronald. On va se pieuter ?

Nous avons fini lentement, tristement, les « gra-

nités de calva », qui sont une des spécialités de La Chaumière normande : ce sont des coupes de sorbet aux pommes vertes, noyé dans le calvados. Un délice, tourneboulant, redoutable, qui n'avait pas peu contribué à nous enfoncer dans notre délire fantasmatique.

Ronald retourna chercher sa voiture. J'attrapai au vol un taxi sur l'avenue du Maine.

Le lendemain matin, nous étions dans le bureau de notre producteur, à qui il fallut bien annoncer, avec des mines piteuses, la défection de notre vedette. « Je m'en doutais un peu », dit-il simplement.

Ce n'était pas un homme à se laisser abattre et, du reste, il n'avait jamais été favorable à l'engagement de Muriel Simon, que nous lui avions peu à peu imposée. Il ne l'aimait pas. Il y avait eu entre eux je ne sais quelle histoire assez sordide, de cul ou de fric. Les deux sans doute. Il évitait de la voir et ne s'était pas pressé de lui faire signer son contrat. Il avait toujours eu une autre idée pour le rôle.

– Vous allez filer tout de suite à Londres, tous les deux. Essayez de convaincre Katlyn Morgan. Je sais qu'elle est libre en ce moment. Je vais téléphoner à son agent.

Nous avons fait dans la journée, Ronald et moi, l'aller-retour à Londres. Nous avons vu l'agent de Katlyn Morgan, et Katlyn Morgan. Elle était possible pour le rôle, et elle était libre en effet aux dates arrê-

tées. Mais je ne sais pourquoi, cette idée ne nous emballait pas.

Nous étions tristes et silencieux dans l'avion qui nous ramenait à Paris en fin d'après-midi.

– On devrait quand même essayer de revoir Muriel, dis-je à Ronald. Si elle apprend que Katlyn est sur le rôle, ça la fera peut-être changer d'avis.

– Je ne ferai pas le film sans Muriel, répondit Ronald.

À l'arrivée à Orly, il voulut s'arrêter pour acheter *Le Monde* et des Gitanes filtre. À côté de la pile du *Monde*, il y avait la « toute dernière » édition de *France-Soir* qui venait d'arriver – et sur la première page, plié en deux, le visage de Muriel qui nous regardait bien en face de ses grands yeux narquois. Avec ce titre : *L'horrible assassinat de Muriel Simon*.

En quelques lignes, sous la photo, l'article relatait qu'on avait découvert, ce matin, dans son parking, le corps à demi nu et torturé de la jeune actrice. Horrible détail : les « sadiques » assassins, après s'être acharnés sur leur victime à coups de bouteille, auraient tenté de dissimuler le corps dans le coffre de sa propre voiture, et l'avaient à moitié décapitée.

Ni la police ni le journaliste ne formulaient pour l'instant aucune hypothèse sur ce « crime atroce ».

Ronald ne fit jamais son film.